



Les Écervelés

P i e r r e F a u p o i n t

Pierre Faupoint

Les Écervelés

© Pierre Faupoint, 2026

ISBN numérique : 979-10-262-4805-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Partie I
La saison qui brûlait

1.

« Fantin ! Dépêche-toi de descendre ! On mange ! » C'était le père. Comme d'habitude, il avait vagi de là où il se tenait. Il n'avait pas daigné se poster en bas de l'escalier. À sa voix rude et atténuée, Fantin devinait qu'il était déjà attablé, pendant que sa mère terminait sûrement la préparation de leur dîner. Cette manie que son vieux avait de toujours l'appeler en hurlant avait le don d'exhaler sa colère. En dévalant les marches avec déplaisir, Fantin pensait que, depuis sa naissance, son géniteur n'avait jamais cessé de crier.

Dès qu'il montra le bout de son nez dans la cuisine, sa mère, tablier autour de la taille et hachoir à la main, se retourna vers lui. Comme à l'accoutumée, d'une voix effacée – pour faire contrepoids avec la raucité de celle de son mari – elle convia son fils à s'asseoir à la place qui lui était réservée. La position de chacun répondait à des impératifs absolus : en bout de table, le patriarche profitait tout son soûl du téléviseur, juché en hauteur, dans un recoin de la pièce. La mère, à l'affût de chaque requête des hommes de sa vie, n'avait que le bras à tendre pour empoigner sa marmite basse. Et quant à Fantin, ce repas-là, comme tous les autres, n'était à ses yeux que prétexte à se nourrir. Il savait qu'il n'en ressortirait rien d'exceptionnel, ni même rien d'à peu près intéressant ; mais il avait fini par en faire son deuil.

Devant lui, son père mâchait ses aliments avec des claquements de langue qui lui donnaient envie de vomir. Il haïssait sa façon de manger, vulgaire, visuellement insupportable. Il était devenu comme qui dirait sa bête d'aversion ! Alors, quand un bout de viande mâchée échut des dents de l'ogre pour être recraché dans le faitout où le bœuf bourguignon attendait un deuxième passage, Fantin ne se retint plus :

« Tu ne peux pas t'empêcher de manger salement ! C'est toujours pareil avec toi les repas ! Télé et bruits de bouche en prime !

— Claudie ! Dis à ton fils de se taire sinon je lui balance une beigne dans la tronche ! vociféra le vieux sans un tremblement de paupière.

— Fantin, mon chéri ! Calme-toi ! lui conseilla sa mère qui savait déjà où cette conversation allait les mener.

En effet, interpeller la mère de Fantin par son prénom signifiait pour le paternel qu'il était déjà au bord de l'implosion.

— Il n'y a rien à faire, tu ne sais t'exprimer que comme ça : taper, taper, taper ! s'insurgea Fantin en jetant les couverts dans son assiette. C'est con que j'aie grandi de plusieurs centimètres, hein ? Sinon, t'aurais pu m'écraser la gueule contre le sol, de préférence avec de la merde sorti de mon cul !

— Oh ! mon chéri ! Ne pense plus à ça ! Tu sais bien que ton père regrette... n'est-ce pas que tu regrettes ? Minou, tu regrettes d'avoir fait ça, on est d'accord ?

Minou n'obtempéra pas tout de suite. On avait idée que ça lui arrachait le cœur de reconnaître cette faute morale.

— Oui... voilà... je regrette ! grogna-t-il enfin, suçant ses doigts huileux pour ne pas perdre une seule petite goutte de son repas. »

Le flottement qui s'ensuivit ne fut pas de tout repos pour l'esprit de Fantin. Mais c'était la stricte vérité. Quelques mois plus tôt, tandis qu'il s'affairait dans le cellier attenant à cette fameuse cuisine, un souvenir était soudain survenu dans sa tête comme une balle perdue. Un souvenir noir, insidieux, extrêmement déroutant. En dépit de son manque de clarté, la scène qui lui revint à la mémoire était lourde de sens : il avait distingué son père avancer vers lui ; lui qui, à peine âgé de quatre ans, avait fait caca dans son slip. Il avait cherché à se cacher mais aucuns parages adéquats ne s'y étaient prêtés. Il était resté pétrifié, complètement terrifié. Puis, une main, gigantesque. Une voix, grondante. Et son père qui, sans doute après lui avoir ôté sa culotte, avait écrasé la figure de Fantin contre ses excréments éparpillés sur le sol. Comme il l'eût fait pour punir un chiot aux sphincters malhabiles.

Depuis ce triste jour où cette image, dans son carcan de quinquas, avait ressurgi des ténèbres, Fantin s'était à jamais éloigné de son père. Il suffisait d'un simple désaccord, d'un infime couac entre eux, pour qu'il se retrouvât treize ans en arrière, à la merci de l'ombre de cet homme... Aujourd'hui, la situation était

morte-née. La relation avec son paternel était bel et bien fichue car, jamais, il ne saurait lui pardonner combien il avait, dès son plus jeune âge, osé le maltraiter. Au-dessus de ses forces.

« Mon chéri, j'ai préparé une tarte aux pommes pour le dessert. Tu en veux une part ? demanda la mère de Fantin qui, la plupart du temps, subissait, larmoyante, ce climat délétère.

— Oui, je veux bien... mais, petite la part, s'il te plaît, maman, car je n'ai plus beaucoup d'appétit, accepta-t-il pour lui être d'abord agréable.

— Et toi, mon minou ? Tu veux une plus grosse part, dis-moi ?

— Tu m'étonnes qu'il en veut une plus grosse part ! lança Fantin sur un ton acerbe. S'il pouvait, je suis persuadé qu'il boufferait carrément le plat, ton minou !

Mais le patriarche ne l'invectiva pas. Peut-être aspirait-il, ce soir, à davantage de tranquillité ?

« J'ai fini, maman. Je voudrais sortir de table car y a mon pote Khris qui m'attend dehors pour aller faire un tour. Je peux y aller ?

— Oui, mais tu rentres à vingt-trois heures, pas plus tard. C'est clair ? aboya le père qui avait repris du poil de la bête.

— Vingt-trois heures ? Dis donc, c'est vachement tôt ! se plaignit Fantin en tentant de prendre sa mère à témoin qui, en signe de soumission, baissa les yeux.

— Demain c'est vendredi et tu vas au lycée ! Il est pas question que tu traînes dans les rues à pas d'heure ! Tu m'as bien compris ?

Fantin ne répondit pas et se leva de table. Au même moment, un texto fit vibrer son smartphone dans la poche de son pantalon : Khris s'impatiait... Il alla furtivement embrasser sa mère puis, avant de s'extirper de la cuisine, il déclara à son père :

— Je t'ai entendu, t'inquiète ! Mais, pour ce qui est de te comprendre, c'est une autre histoire !

Enfin, il traversa la salle de séjour et claqua la porte derrière lui. »

À cette heure-ci de la soirée, Sainte-Clotilde, la ville où Fantin Chaloupe et ses parents étaient nés, était plutôt travestie d'un halo de sérénité suffocante. En grande partie, son petit millier d'habitants étaient déjà enfermés à double tour derrière ses pénates. Claudie et *Minou* avaient depuis toujours vécu dans la cité du Clos Marguerite qui, vue du ciel, avait assurément la forme d'un U corrompu. Alors Fantin qui avait grandi dans cet environnement-là s'imaginait que ce n'était pas pire qu'ailleurs. Pas grand-chose à signaler, en somme.

Khris Charpentier faisait le pied de grue au bout de la rue qui longeait la maison des parents de Fantin. Déglingandé, il mesurait pas loin de un mètre quatre-vingt-dix. Avec sa peau de visage grêlée, et son énorme piercing qui lui ravageait le lobe du cornet, il était presque repoussant. En se rapprochant de lui, Fantin se rappela cette fois où Khris s'était gargarisé de s'être planté une aiguille dans le bras. Quand le premier avait appris au second que jamais il ne le suivrait sur cette voie chaotique, des reproches sur sa couardise avaient fusé. Mais Fantin n'en avait eu cure.

« Quesse-tu foutais, bordel ? Ça fait une plombe que j'poireaute ! l'incendia-t-il avant même que Fantin ne lui eût serré la main. Les pélos d'la milice du quartier n'arrêtent pas d'passer et r'passer. Y sont graves, putain !

— Je me suis pris le chou avec mon père, tu penses ! J'ai envie de le tuer, je ne peux plus le blairer ! s'emporta Fantin avec le plus grand sérieux du monde. En plus, dans pas longtemps, je dois être rentré... tu fais quoi, là ?

Khris avait fait jaillir d'un abri improbable une feuille d'aluminium noircie par la flamme de son briquet. Il était sur le point de chasser le dragon.

« Tu ne peux pas remettre ça une fois qu'on sera posés chez les Rheiner ! explosa Fantin. Tu viens de me dire que les mecs de la milice maraudaient dans le coin ! T'es aussi grave qu'eux, en fait !

— OK, OK, relax ! répliqua le fautif qui, après avoir replié soigneusement sa feuille d'alu, la remisa dans sa cachette. Au fait, y a tout c'qu'y faut dans la maison ? Y a encore d'la Despé ? Et des clopes ?

— Ouais, c'est bon, le rassura Fantin en avançant son copain sur le chemin exigü qui montait devant eux. J'ai avec moi du chewing-gum, pour l'haleine, au

cas où. Faudra juste que je recharge ma tablette là-bas sinon on ne pourra pas aller sur Internet. Alors, tu viens ?

Mais Khris s'était mis de biais, alerté par le tapage qui provenait du ventre mou de leur cité. On aurait dit, avec les cris des hommes et les aboiements de chiens tombés en défaut, que c'était l'heure des ruses et des contretemps.

— On s'arrache ! Go, on se speede ! lui ordonna Khris en l'agrippant par le bras. J'crois bien qu'les baltringues sont pas loin ! »

Dès leur adolescence, Fantin Chaloupe et Khris Charpentier avaient eu coutume de s'approprier les maisons inoccupées de voisins triés sur le volet. Depuis quelques mois, la villa des Rheiner était devenue leur QG de prédilection. Ainsi, à la fin des vacances scolaires de février, ils avaient investi l'endroit en toute innocence. Il faut dire que la famille Rheiner s'était fait construire un joli nid douillet, isolé des autres habitations sans toutefois être entièrement abandonné. Son architecture même facilitait les amusements des garçons, leurs chimères et leurs parties de plaisir. Ils pouvaient allumer des bougies sans crainte d'être aperçus de l'extérieur. En plus, Khris avait bidouillé le moyen de raccorder leurs joujoux technologiques au compteur électrique d'une propriété plus éloignée. Enfin, bref, ils jouissaient à leur aise de leur havre de paix et d'espérance.

Mais, alors que la paire d'amis avait presque atteint le portail des Rheiner, un groupe d'au moins cinq individus lui barra intelligemment la route. « Tiens ! V'là les fous furieux ! » ricana Khris comme on aurait jeté un gant à la figure de l'autre. Il s'agissait en effet des hommes de la milice privée de Sainte-Clotilde, accompagnés de chiens qui semblaient animés des pires intentions. Tandis que l'ami disloqué faisait étalage de son mépris, Fantin, pour sa part, face à cet équipage, n'était pas serein. Certes, il voyait bien que laisses et cordes étaient tendues au maximum et que les muselières tenaient bon. Mais, la nuit venue, la Meres – la Milice expérimentale pour recherche, enquête et surveillance – pouvait parfois s'autoriser la répugnance de ses idées. Il fallait se méfier...

Dès son élection à la présidence de la République française, en 2022, Michèle

Rhizome signa ce décret emblématique qui autorisait la constitution, sur le territoire national, de milices gérées par les citoyens eux-mêmes : les Meres. On aurait pu croire qu'avec une femme à la tête d'un gouvernement, la société eût enfin rimé avec progressisme et modernité. Mais, au contraire, en l'espace d'à peine une année, partout, aussi bien dans les campagnes que dans les villes, de tels groupes se mirent à pousser comme de la mauvaise herbe. Et ces simulacres de francs-gardes étaient réputés pour leur violence aveugle.

Pour l'heure la Meres, qui faisait face à Fantin et Khris, était composée d'hommes blancs, mis avec un profil dérisoire identique, et un port de corps similaire. Allaités aux mamelles d'un ethnocentrisme pouacre, ils se caractérisaient par une parfaite absence de fraîcheur et une personnalité spectrale. En d'autres termes, ils étaient racistes... Collé à son arme à quatre pattes, celui qui avait l'allure d'un chef de bande – le regard fixe et un sourire narquois au coin des lèvres – apostropha les garçons sur un ton mortifiant :

« Alors, les sales mômes ! C'est quoi, votre histoire ? Vous faites quoi dehors, à cette heure-là ?

— Attends, ma gueule ! Y l'est méchamment pas tard ! On fait c'qu'on veut, d'abord Viens pas t'mêler d'nos histoires ! répliqua Khris sans se départir de sa superbe.

— Si, justement ! Des gamins, comme vous, qui rôdent dans notre quartier, la nuit, comme ça, et, pas de bol, après on découvre que les maisons de plusieurs de nos administrés ont servi de défouloirs... eh bah, c'est notre problème, vois-tu !

Pendant qu'il s'était adressé à eux, le chef avait fait pivoter sa tête d'un côté, puis de l'autre, tout doucement, de telle sorte qu'il prenait à témoin les quatre autres membres de sa troupe, suspendu à leurs acquiescements muets.

« Bon, pour le hors-d'œuvre, on va contrôler vos papiers ! enchaîna-t-il en avançant d'un pas dans la direction de Fantin et Khris. Et puis, vous allez également vider vos poches de sales mômes, juste pour vérifier que vous n'êtes pas les voleurs que l'on recherche. Hein, les gars ?

— Crève pour que ch'te file mes papelards, mon pote ! éructa Khris en